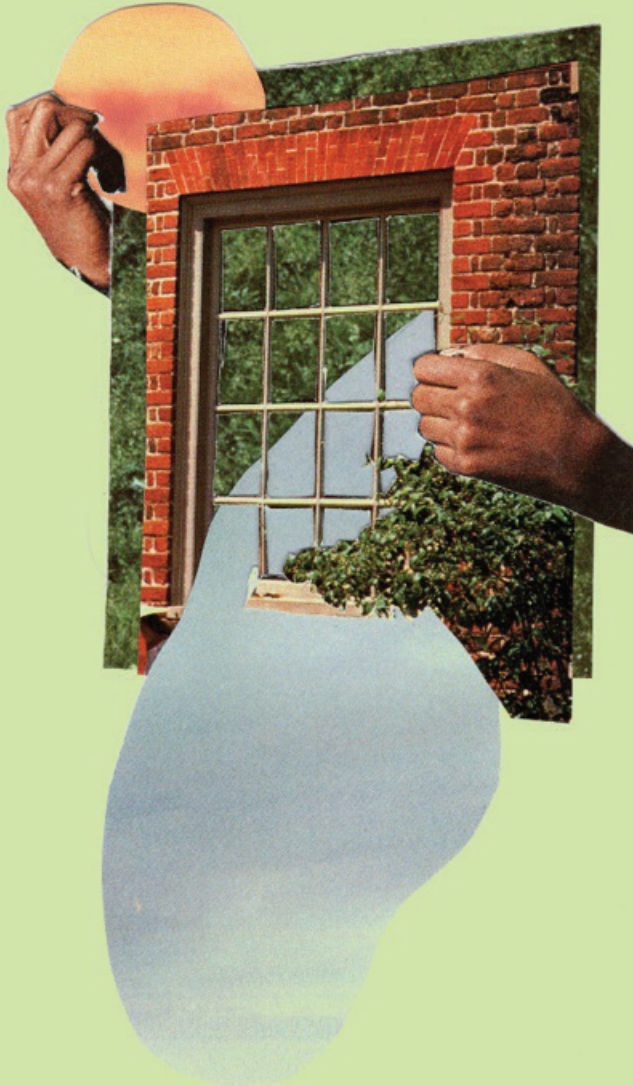


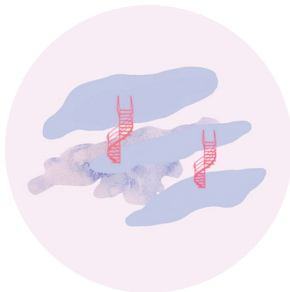
VOLUME 25 | NUMÉRO 2

GRANDS ESPACES

REVUE LITTÉRAIRE DE L'UQAM



GRANDS ESPACES



AVANT-PROPOS

C'est dans la distance que cette maison de papier s'est créée.

Bien qu'il nous était interdit de tendre la main vers l'autre, les mots ont su s'aligner d'eux-mêmes et former des ponts entre les rives, entre les paroles restées possibles.

Dans la solitude de nos appartements, nous sommes allées à la rencontre de poèmes, de voix généreuses et fracassantes qui composent aujourd'hui Grands Espaces.

Durant ces saisons étranges, où le silence et l'amertume régnaient, des fragments de langage ont émergé, des bribes de mots doux, chuchotés au bas d'une page. Alors doucement, d'une tout autre manière, nous nous sommes donné rendez-vous.

Cet espace libre et foisonnant que nous souhaitions tant créer, nous en avons donné les clés aux auteur-trice-s qui ont bien voulu écrire sous ce thème empreint d'un souffle affamé. Ce sont elleux qui ont érigé le paysage, confirmé que cette envie d'immensité intime trouvait écho sous leur plume. En somme, iels ont inventé ce qui par la clé offerte se déverrouille : une étendue où cohabitent les moments les plus personnels et les rêves universels. On s'y laisse porter par le ressac d'amour et de corps, parfois oublié.es sur la grève, la peau transformée sous les draps de lichen, métamorphosée au contact des langues, au frisson de l'autre.

Enfin, dans ces grands espaces qui naissent sous vos yeux, les silences se font doux, intenses, par intermittence. Les pages de cette revue s'ouvrent à vous pour la première fois, et la fierté qui nous habite, nous vous la partageons. Elle est vôtre tout comme nôtre. Ensemble, rencontrons les regards amoureux, les constellations, les îles de repos, la danse des baleines. Nous vous accueillons au cœur des souvenirs, des douleurs communes, de cette mémoire qui s'écrit en lisant.

Ratissons les Grands Espaces.

Marjorie, Kevin et Alexie

ET NOUS LONGERONS MAGTOGOEK ⁷

GALADRIEL AVON

DANS MON VENTRE TIENNENT
LES DEUX MONDES DU CIEL ¹³

CATHERINE ANNE LARANJO

VESTIGES ¹⁶

RACHEL HENRIE

LEURS VERTIGES OUBLIÉS ²²

ROLAND CHARBONNEAU

FIN D'ÉTÉ À L'ISLE-AUX-COUDRES ²⁶

ÈVE DEBIGARÉ

L'AIR SE BRISE SUR CENT CHESTS DE COWBOYS ²⁸

ORANE THIBAUD

C'EST TOUT LE CORPS QUI OND'OIE ³³

ANTOINE DESJARDINS

ENTRE LES MURS ⁴¹

MÉLINA CORNEJO

S'Y ⁴⁴

MAUDE-ÉLOÏSE BRAULT

LES PLANCHERS FLOTTANTS ⁵¹

VÉRONIQUE BISSON

CE QUI SE PASSE DEVANT
L'INDIFFÉRENCE DU VACARME ⁵⁷

SARAH BOUTIN

LES BALEINES NE SE CACHENT PAS POUR MOURIR ⁶⁰

RAPHAËL BISCOTTI

ET NOUS
LONGERONS
MAGTOGOEK

GALADRIEL AVON

dérober le détail
de ce qui couvre nos
corps de ce qui meuble
ces îles

au déploiement
la marée baisse ses gardes
et la vie s'étale

le fleuve se sépare
l'estran jaillit devant et
nous sommes
témoins
nous ne voulons plus qu'être
témoins

~

à vélo dépasser
les poteaux
qui marquent le chemin

mon pèlerinage
en toute vitesse

parcourir trois villages
en une seconde

st-germain dort toujours
et au dos des montagnes
les corbeaux
te tendent l'aile

il aurait fallu avertir

me dire que la solitude
te gagnerait

encore

ton corps recraché par les
eaux les froids fonds
tu gèles et n'arrêtes plus de
geler

c'est l'hiver
et le printemps
n'arrivera pas cette fois

subir l'infranchissable
l'incontournable

feutrer la déchirure obturer étouper
colmater
la fonte de tous les glaciers qui laissent
couler les larmes font monter la
marée

trionphant au milieu tu largues
les amarres
dans le non-lieu
du monde

l'eau cassée
s'épuise sur la rive

tu fais pousser les naufrages
comme la mauvaise herbe

ta pointe descendue
contournée d'une baie tu ouvres
tes bras
à l'accostage

des destins se heurtent
et l'archipel fait fleurir
malgré toi
toutes les naissances

à travers les dunes
filées de sable mouillé
le portage
des saisons du deuil

pour peu que le hasard
vienne bruire
à l'horizon
tu écarter le malheur
qui s'étouffe dans le nouvel automne
d'une année infinie

il nous faudra marcher
du kilomètre

et arrivés au seuil
séparés par le fleuve
remonter le courant
puis pagayer le reste

lacérés
les milles se déclinent au fil des
cicatrices
qui affleurent le ressac

désormais
nous sommes les deux
solitudes
du monde

nous ratisserons le large
pour trouver notre résilience
au premier rivage

s'y faire
ou la distance nous aura
à l'usure

~

*tu n'as jamais voyagé
vers autre pays que lui ton pays*

tu cours aveugle
échafaudes l'espoir dans l'ailleurs
à la recherche d'une maison ton
corps

chaque fois crie

qu'il faut partir

DANS MON
VENTRE
TIENNENT LES
DEUX MONDES
DU CIEL

CATHERINE ANNE LARANJO

Mes mots se couchent sur le dashboard
et les trous de tes manches
Les souliers de bateau prennent les craques des roches
mes shorts de lin ta grève
mes mains les algues noires
Il y a un espace entre les sortes de mousses
où si on se perd on retrouve

Le blanc des maisons adorne mes ongles sales
et tu appliques la calendule
dans la profondeur des blessures
ça marche tu dis, fuck this thing works for me
Moi mes jambes prennent la forme des berges
et mes cheveux pognent dans les feuilles mortes
pendant que la rivière me coule du cou
jusqu'au bas du dos tu embrasses tout
J'ai le début d'une aurore boréale
au bord des lèvres c'est par là que tu adviens

Je spotte les branches
qui bruissent comme des petits animaux
Tu fais comme les chanteurs : you lay me down on the forest floor
and love me to bits amongst les fougères
Tu dors only ten minutes
wake me up before five I can't j'écoute
les cèdres le papier brun le ruisseau
Occupée à creuser
un petit trou dans la terre y coucher mon pipi
tout doucement c'est presque l'aimer

Ici un chevreuil me surprend les fesses nues
et chaque jour un lapin arrive avant nous
à temps pour qu'en ouvrant le soir on voit tout

Au lieu de visiter sa maison comme tout le monde
je mange un peintre avec mes doigts
Ses murs goûtent la lavande son revêtement la sorte de bois rouge
qu'on ne trouve que sur la côte il fallait revenir
Dans mon ventre tiennent les deux mondes du ciel
il se peut ici finalement : accueillir l'abondance
porter les cheveux courts des deux côtés
déceler le lumineux du gris
border l'ancien dans un petit tiroir de moi
couper les pêches sans planche le noir devenir un son
unique comme les autres

Je m'habille pareil dans ton cœur je m'appelle une tortue
sors les mains des couvertes
pour faire prendre l'air à la brûlure
Tu dis que j'abrite un feu inconnu
on which you run
Moi je marche debout les yeux fermés
pour mieux différencier les épines voir chaque chenille traverser la route
goûter la résine mettre des algues sur tes bagels appeler une limace un escargot
sans maison

Dans le char les voix nous font l'amour
je prends l'inutile en photo
écris des signes invisibles avec un bâton
range des bas de laine in a glove box poquée
au cas pour les barbecues froids
La brousse est pognée dans ma veste la forêt tient sur mon étui à crayons
Sur la table à pique-nique je prononce clairement : come here my love
Viens ta peur viens mes deuils viens les chiens
all welcome at last we can shelter our own
ghosts to bits to whole

This is how I do je reviens deux fois
pour enfin accepter au complet
d'arrêter de guérir ce qui est mort
C'est comme ça que tu fais
mettre les shorts gris dans ta poche
briser les zippers cacher les moutardes à la mer me donner un grelot
The rub off might be real good
que depuis le début tu dis moi c'est aujourd'hui que mes épaules pleurent de froid
et construisent une cabane on this little piece of land
right here on your belly and home

Soon les fucking et les câlisse de crisse
chantent
avec les tourterelles les moteurs et les moineaux
Tu m'appelles handsome comme les hommes tu sais que je suis un dragon
you love me badder when I eat les radis entiers la relish avec les doigts
tu dis lo siento
de ton rugged english regardez là-bas s'il vous plaît
et on est plus sûrs si tu parles
du Pacifique
du pick-up truck
ou de la caravane de mes oiseaux sauvages



VESTIGES

RACHEL HENRIE



je cherche
les lieux partagés
ta figure fuyante
dans tout ce lointain
qui s'estompe

ma mémoire s'accumule
elle creuse des sillons
point de fuite du nous
vers le nord

les failles ouvrent le sol
tracent les contours
de ma chute

ton absence
dans ma peau
un monument de promesses
qui ralentit chacun de mes pas

notre récit s'éparpille
sur la grève où on lançait
des phrases courtes et des cailloux

je fais le vœu impossible
de déranger une dernière fois
la surface du fleuve

pieds nus
dans les éclats de verre
d'un paysage brisé

j'invente le sens au hasard

je m'accroche
comme l'herbe contre nos chevilles
à ton air familier
sur mon visage

au pied des arbres

je répète tout bas
la prière mémorisée
je retourne
la terre sur mes souvenirs

tes mains flottent
derrière mon front
ton corps m'échappe
dans le courant

je stagne et observe
tes restes que j'oublierai



LEURS VERTIGES OUBLIÉS

ROLAND CHARBONNEAU

De petites vagues roulent par troupeaux vers la plage grise, se confondant avec les rochers. Une brise, calme et constante, fait danser des lamelles de varech séché sur la grève. Devant nous, le soleil s'allonge sur les rides d'une mer obsidienne. Elle se brise à nos pieds, apportant avec elle cette fin de journée sans nom, cette heure dorée échappée toujours au même endroit, au large. Le voile lumineux est vaste, courant sur les crêtes d'eau jusqu'à nous, baignant nos visages d'une douce chaleur aussitôt soufflée par le vent.

Les yeux de Laure s'allument alors que je plisse les miens afin que le jour faiblisse entre mes paupières, afin d'en conserver les chatolements. Laure examine soigneusement de petites pierres, les laisse tomber au sol lorsqu'elle n'est pas satisfaite. Couché sur le dos, la tête sur l'une de ses cuisses, je sens l'espace couler en moi dans un mélange de taches fauves et d'éclats foncés, sous la rumeur bienveillante des lames venues du large.

Celle-là, elle est jolie
Oui
Tu veux la garder?
Mais non, c'est toi qui l'as trouvée

Laure lance la pierre dans les vagues qui gobent le bruit de sa chute. Dans son agitation, son foulard se défait et se dépose sur mon visage. À travers le tissu, je vois encore quelques soupirs du ciel. Je ne discerne plus le visage de Laure, découpé parfois par quelques reflets épars de lumière dorée. Elle pose une main sur ma tête et reprend son foulard. Le ciel soudainement découvert m'aveugle, et elle retient un moment le mouvement de son bras. Elle semble vouloir passer ses doigts dans mes cheveux. C'est une pensée fugace dans ses yeux ambrés, dans le gonflement d'une brise à nous.

Je ne sais plus où regarder dans ce ciel, piqué seulement de son visage à la renverse et de ses yeux-réverbères. Ils sont allumés par le crépuscule d'été, par cette chaleur douce que nous partageons dans les murmures des vaguelettes. Nous devinons la vapeur de nos souffles qui glisse en nous, ces fumées frémissantes de notre désir en friche qui s'échappaient plus tôt de nos tasses de thé, de nos assiettes sur la grande table de bois. Dans cette lente descente du jour versée sur les champs tondus derrière les maisons, la plage noire n'est que pour nous qui demeurons là, transis de l'immanence des choses, assis sur cette longue et étroite écharpe rocheuse coulant doucement dans l'eau.

Désormais, les rubans allongés par le crépuscule s'amenuisent sur les fines crêtes d'une houle fatiguée. Laure frissonne alors que je relâche mes grelottements. Elle s'en amuse et nous nous levons péniblement, engourdis, en se secouant de nos squames de crépuscule. Au bras l'un de l'autre, nous remontons la courte grève vers le chemin, puis Laure prend les devants. Je reste un instant de plus au bord de l'eau, m'effaçant sans hâte dans la merveilleuse descente d'une journée paisible.

Le vent se lève. Recroquevillé sur les marches de la véranda, Jack s'affaire à attacher ses souliers. Par moments, sa chemise se gonfle d'air tiède et il frémit, mais n'enfile pas de veste car il sait qu'il aura chaud en montant le chemin. L'herbe ploie devant lui, s'aplatit sous la brise allant de tous bords tous côtés, dessine d'étranges motifs, un peu comme les algues agrippées aux pierres à marée basse.

Il reconnaît son nom porté par la voix de Laure qui coupe doucement la rumeur lointaine des vagues.

Jack

Laure s'approche de Jack, qui lève la tête très haut pour voir son visage, en finissant sa dernière boucle. Aveuglé par les nuages gorgés de soleil, il n'aperçoit qu'un pourtour de cheveux mêlés et dansants. Il sait qu'elle sourit, il lui sourit en retour. Elle a bien serré les sangles de son sac à dos, elle ne s'envolera pas. Laure s'approche encore de lui.

T'es tout petit

Oui

Viens là

Il s'appuie le visage contre elle et ferme les yeux. Radieuse, Laure se laisse poncer par les vents.

Les gravats du chemin crissent à peine sous leurs pieds. Peu de voitures y circulent, laissant la voie aux fleurs d'été, aux pissenlits et à une foule de petites plantes diverses qui crèvent la terre d'entre les cailloux. En marchant, ils discutent un peu puis, la côte s'accroissant, se répondent de plus en plus sporadiquement. Leurs jambes s'engourdissent à la montée, mais tous deux savent que le panorama en vaut l'effort. D'entre les arbres, au fil de leur montée, se discerne déjà tranquillement la ligne qui sépare les deux tons de bleu qui longent la forêt : le ciel, la mer et, entre eux, l'horizon.

Ils arrivent en haut de la colline. Le vent, faisant tout ployer en bruissements confus, refroidit la sueur sur leurs fronts. Laure tire sa bouteille d'eau de son sac et en fait siffler le goulot, alors que Jack déroule les manches de sa chemise qu'il avait retroussées plus tôt.

Tu as froid?

J'ai un frisson. Toi?

On voit toute la mer. Je suis heureuse.

Laure s'avance un peu plus loin. Il ne la rejoint pas tout de suite. Elle reste là, parfaitement immobile, happée par le paysage en mouvement, par le flétrissement des rides sur l'eau qui lui renvoient parfois une flèche de soleil.

Les ciels étoilés, je connais ça. J'en ai vu un peu partout, en Europe, en Amérique du Sud, en ville, en campagne, du fin fond d'une forêt. Sauf qu'ici, debout sur le lit rocheux de la mer qui s'est retirée avec la marée, je suis aux limites d'une vastitude endormie.

Jack m'a prêté sa frontale. Il disait que ça ne lui dérangeait pas d'avancer dans le noir, il connaît bien les rochers. Je me couche par terre, pendant qu'il continue un peu plus loin. Nous buvons goulûment les astres, tentons de dessiner les constellations. J'éteins ma frontale, et mes yeux s'habituent à la noirceur. C'est une nuit sans lune, la seule qui les donne parfaitement à voir.

Nous nous sommes mêlés aux autres qui énumèrent les constellations. Je crois qu'ils font un concours. Je me relève discrètement et fais quelques pas sur la roche lisse et noire. Déjà, les noms des comètes se perdent dans la nuit épaisse. Je pose mes pieds à tâtons, même si je crois voir les ombres enfouies des rochers, parmi lesquelles je retrouve Jack.

Tu n'es pas avec les autres
Non

Je m'avance d'un pas, et puis d'un autre, en posant très doucement mes semelles sur la pierre. Je murmure :

C'est magnifique

Jack est debout, et sa tête semble à peine renversée, comme s'il regardait plutôt la mer noire que les étoiles. Je m'approche furtivement, des rires d'un peu plus loin couvrent mes pas. Je me tiens près de lui maintenant, la tête juste devant la sienne.

Laure
Je me disais quelque chose
Oui?
Que tu m'as manqué, un moment.

Je pose une main sur son bras. Nous ne nous voyons pas, mais nous nous regardons, je le sais. Nous repensons à nos longues randonnées. Je suis face à lui, nous respirons ensemble.

Ces « grands bocks d'espace », tu m'en as parlé souvent
Et je les retrouve, ici

Sa réponse n'est qu'un souffle. Nous sommes très calmes, mais aussi très tendus. Je suis près de lui, je crois que nous commençons à partager un peu de chaleur. Il m'ouvre peu à peu ses bras, et attend un moment. Je fais le dernier pas, contre lui. Sa main se pose délicatement dans mon dos.

Tu ne t'es jamais demandé ce qu'est l'horizon, Jack?
De temps en temps
Je te dirai...

Je me tends sur la pointe des pieds. Les étoiles tombent sans bruit sur cette mer rocheuse. Au loin, dans le noir, les vagues grondent, mais je ne les entends plus.

FIN D'ÉTÉ
À L'ISLE-AUX-
COUDRES

ÈVE DEBIGARÉ

j'échappe mes lunettes dans l'eau
le courant aspire mes lunettes
les verres se dissolvent dans le courant
mon carnet glisse d'entre mes doigts
l'eau mange les pages
se mêlent à la transparence des flots

le fleuve est affamé et
la plage de plus en plus fleuve
l'écume lèche les chevilles
les algues s'accrochent aux jambes
la marée lave la grève à son passage

l'eau dans les pieds retient au sol et
le vent se casse en éclats dans le dos
les cheveux dans la brise chatouillent les joues
mes mains suintent les mots jamais dits

mais les vagues se fatiguent
les coquillages s'éparpillent doucement
la houle apaise les blessures encore vives
les oies dessinent les échos de la terre qui se déshabille

la plage est vengeance et
le fleuve de plus en plus plage
le sable reste entre les orteils
les eaux rassasiées régurgitent les roches souillent l'unité du fleuve

la marée se retire à son gré et laisse ses entrailles à découvert en partant

L'AIR SE
BRISE SUR
CENT CHESTS
DE COWBOYS

ORANE THIBAUD

tout se fausse dans l'air juste
ça c'est un froid qu'on pogne
quand ça se regarde
de l'autre bout d'un feu de cordage
les lignes d'hydro ressentent
les kilos de gin sur les routes d'églises
et les feux sont partout
les larmes dans les comptines d'enfants
plein le dictionnaire du jeu

c'est quand même débile
dans le fond du bar on n'y croirait jamais
pour autant l'étang de ciel plein de son
le chest du cowboy plie quand il pleure
il m'avait supplié sa chanson
j'avais trouvé ça plus vrai
dans l'étranglement des spots
maintenant je ne sais plus si
quand je pleure
j'ai raison

finalement c'est comme d'attraper
un pigeon dans le cœur du vieux port
tous les *pool rooms* alignés sont des amortissements
cet espacement
entre l'abîme creux et l'abîme court
je ne l'ai pas encore parcouru
même à la nage
mon corps est une sculptrice dissociée
suspendue comme une carrière
de chanteuse country
qui s'essaye new-yorkaise
frange blonde et col coulé¹
sexe ready-to-wear
et notes de bas de page
voilà ma statue son orteil s'écaille
dans mon coeur nyctinastie
tu me trouveras émouvante

¹ Karen Dalton, Debbie Harry, Nancy Sinatra, Janis Martin, Emmylou Harris, Joni Mitchell, Trixie Mattel, Jessica Pratt, Bobbie Gentry

tout se fausse dans l'air juste
je skip tout le temps le *beat*
dans la chorégraphie morale de l'âme
mon corps ce grand défilement
de voix cassées sur la balustrade :
tous les *cases* de banjos vides ou volés
toutes les Genevieve² et tous les cancers et
toutes les paroles serrées
dans une gorge jugée trop
gainée dans l'air

c'est circulaire pour l'amour
les autrices se déchirent dans la pièce
trop mauve des actes manqués
elles dorment décédées et superbes
dans un technicolor
et la pénombre a trois peintures de trop
les mortes n'ont pas dit : ça fait mal
elles ont beaucoup tu
dans un froid qui serre
dans son col nos bouches
qui ne servent
qu'à ça

l'histoire est une question de porte-voix
mais tout se fausse dans l'air juste
sinon ce n'est qu'une *ride* de char
à travers les croix et les déserts
dans l'épinette et le folklore
si tu viens avec moi
on y croiera l'enfant
dans sa combinaison à franges
mais non je ne l'oublie pas
l'enfant de la musique populaire
et des fuck you ventriloques
sur son vélo d'occasion
l'enfant nous l'aurions laissé là
quelque part en Septembre 1983
à faire le 20 milles entre l'Abitibi et l'Ontario
pour s'acheter *Blonde on Blonde*
pour l'éternité

² Geneviève Amyot, Geneviève Desrosiers, Geneviève Castrée et pourquoi pas toutes les autres trouées par le passage entre le dedans et le dehors

nous aurions pu être ce couple passant par là
pour le salaire
pour notre 3^e fille de suite
en 1983 on ne chiale pas pour une troisième fille
on demande une augmentation
on apprend le banjo
et on espère
faire assez le tour de la drogue
pour écrire à sa mère
dans un cauchemar où la notion de l'air
nous fait ronfler jusqu'au fond du souffle

aujourd'hui j'invoque le pouvoir
de nous regarder en face
et de nous demander
comment faire
pour se lever le matin

tout se fausse dans l'air juste
le ruban blanc qui déroule ce souffle
l'air écrasé dans une même tope et l'épineuse
la même grande menterie de ténor
l'air juste dans le dos de la caravane
qui s'en vient charrier des tonneaux de sel
dans les pubs brisés des banlieues
avec sa grande voie spasmeuse
un chest de cowboy barbouillé de tempêtes
se rappelle l'égarement des phares
c'est parce que son cœur aussi
est parti pisser dans la neige³

et les cowboys se perdent dans la maison de disque
les montagnes bleues sur les pochettes
n'auront eu raison de rien
il y aura l'enfant dans sa combinaison à franges
et sa fascination pour la fusillade
il leur dira
la chanson que tu chantes
je voudrais la savoir

³ Ici il faut s'imaginer qu'il meurt
Et que les bars sont fermés depuis longtemps

et j'ai mon siège dans leurs passages
moi aussi j'aime la route
comme j'ai aimé la mer
pour cette manière de faire
fuck it j'y comprends rien
je brise et j'engloutis
il-n'y-a-rien-à-comprendre-les-enfants
la fusillade est à la mode
et la mode est une chanson froide
troublante répétition
des enfouissements parfaits

il reste à s'éprendre à s'en défaire les os
vous errerez dévertébrés
dans l'algue douce les jouets gluants
il y aura cette grande eau brune
où déterrer la beauté

c'est le chemin inverse de l'eau
au loin, l'espace s'écarte en souvenir
la musique s'évapore par lampées
tout se fausse dans l'air juste
et c'est comme ça que je respire
amortie et vitale
comme quand on crie dans un champ
pour tout ce qui nous regarde de loin
pour personne en vérité

le mois de Janvier et tous ces cowboys brisés
et tous ces chants nocturnes
pour dire qu'on est faillibles

C'EST TOUT
LE CORPS
QUI OND'OIE

ANTOINE DESJARDINS

Poèmes à l'Isle-aux-Grues

dérailleur

de sa monture
à une vitesse
sacrer
un grand
coup de pédale
dans la ruche de
l'ordinaire détalé à contre - temps
pourchassé par l'essaim-ciel qui s'élève
à rebrousse - poil nuées guerrières indolores
décrisser à contre - pied prendre
ses jambes à son (contre-) cou (rant) provoquer
la débâcle rompre la monotonie débarquer la chaîne
des événements (enfin!) menottes au loin prison
niée s'échapper dans la marge de l'agenda
déboulonner déboutonner l'(habit)ude à
en perdre la raison à
en perdre ses aiguilles
dans une botte
de temps

passage à niveau

au seuil
de l'horizon entrouvert
le regard s'allonge
se prosterne
ralentit
cède
le passage
aux traverses
de
transparence

consentir

dans un (énième)
bras de fer avec
le vent du large
dehors comme dedans
flancher
qu'importe le score la fiche
de zéro victoires et
trente (ans de) défaites
consentir
c'est savoir
(se) perdre
élégamment

Michelle

hors

du courant

cerné d'intemporel

insulaire insouciance

jeter par-dessus bord

les heures

d'ouverture

Michelle ?

Michelle est' pas là

à c't'heure-là elle ferme

la shop les rideaux les paupières

s'ouvre à

la langueur moite

des fins d'après-midi

qui rentrent au bercail

à dos de feuilles

mortes

au
sol
ici là
et encore
là Riopelle
les traces du
meurtre de l'éphémère frappé
en plein cœur en plein
vol bang! parti en fumée
embaumé bombé (à) la can(n)e le vide
s'effrite comme l'hiver mord les
parois des canots à glace à jamais
fraîche la peinture engorge
le trafic empaille le sablier
l'absence s'endort en cratère
de fusil entonne le chant
du cygne l'art consacre
la mort (l'as)igne (à) l'éternel
remplume le cycle de la disparition¹

¹ Sur le plancher de l'ancien atelier du peintre Jean-Paul Riopelle se trouvent de nombreuses empreintes d'oiseaux, bombés à l'aérosol lors de la création de la fameuse toile *Hommage à Rosa Luxembourg*.

friche

égrène

sur

mes

paupières

infertiles

les

alluvions

archipels

une

marée

de

splendeurs

C'est tout le corps qui ond'oie

une branche craque
et c'en est fait la constellation
délaïsse les joncs
divorce la berge
prend ses cliques
ses claques
son envol se dissout
dans un cri
sa clameur s'ébat(ture)
inonde le ciel
d'un ronflement d'algues
de sel flou
s'ébroue se dissipe
une rumeur murmurée
évente. la crête des vagues
d'un vœu étioilé
sa traîne blanche
écarquille les nuages
laisse sur les lèvres
l'arrière-goût d'un coup
de grâce
dans un ressac
de vertige
tra / ver / sé
m o r c
e l é léger
c'est
tout le
corps qui
ond'oie.



ENTRE LES MURS

MÉLINA CORNEJO

Les lieux où j'ai arrêté de me battre sont ceux qui me hantent le plus. Ces planchers sur lesquels je me suis assise, couchée, relevée ; ces tapis sur lesquels j'ai crié. J'ai encombré tous les recoins comme un fantôme. Percé des trous dans les surfaces pour dépecer le vide. Petite, j'étais convaincue que toutes les maisons étaient remplies de morts. C'était plus facile de croire que la honte et les crises s'accumulaient aussi dans celles des autres.

Une amie m'a dit avoir entendu le piano jouer tout seul un soir. Un murmure grimpait l'escalier : une voix qui chuchotait le nom de son père. Ça me rassurait d'être accompagnée dans mes hantises. Sans m'en rendre compte, j'ai souhaité l'enfer à mes amies, juste pour ne pas y habiter seule.

J'ai longtemps espéré pouvoir, avec la paume de mes mains, aspirer ce qui se glissait sous le plâtre. D'une caresse, tout faire disparaître. J'ai souhaité voir la maison s'effondrer. Je me disais : sans murs, rien ne peut entrer ni sortir. J'ai rêvé à des espaces sans frontières. Toute ma vie, j'ai cherché à rejoindre l'infiniment grand.

Ma sœur me parle d'un lieu habité par le vent, la terre et les feuilles. Elle me dit que la maison est l'endroit où l'on décide de vivre. Elle me montre une photo des arbres et de la mer. Je passe ma main sur l'image et effleure le mouvement des branches, le devine. Je me surprends à lui affirmer : c'est là où je veux m'allonger. Là où je veux crier. Là où je veux vivre. Je ferais de la terre un lit. Les marées m'emporteraient sans demander ma destination. Je me fabriquerais une couronne de feuilles pour apprivoiser la matière. Pour la lier à moi. D'une main, je caresserais les arbres, ces sœurs me murmuraient les plus beaux silences. Jamais je n'aurais l'impression qu'on me possède. Jamais je ne serais hantée sans l'avoir désiré. Ces voix ne s'imprimeraient pas agressivement sur ma peau ; elles se déposeraient comme des offrandes. Tranquillement devenir nature.

Rien ne pourrait entraver la construction de cet espace sans violence qui nous appelle. On pourrait empêcher ce qui fait mal d'entrer. Ce qui veut détruire pour mieux taire. On ouvrirait des portes à ceux qui veulent s'échapper. Ce lieu serait un havre. Je dis à ma sœur : je veux faire de mon corps un enchaînement de montagnes. M'élever en une cordillère insurmontable. Dans cette maison, je ne serais jamais petite. Je verrais le vide comme une bénédiction. J'arrêteraï de compter ce qui grince, ce qui s'éteint.

Je vais m'évader de l'intérieur.

Je vais porter mes lacs sur mon corps comme une robe de soie.

Je vais frapper les murs jusqu'à ce qu'ils cèdent.

Je vais inonder l'appartement du trop-plein de mon corps.

Sortir. Renaître.



S'Y

MAUDE-ÉLOÏSE BRAULT



8

je t'ai fait un collier
tu le portes fièrement
et l'enlèves avant de sortir

j'ai plié mes rêves pour mieux les ravalier
origamis lents
d'un drap contour
absurde
pour notre lit loué

j'ai pris des maisons dans mes mains
espérant grandir dedans

j'ai les ai serrées trop fort

leurs ruines
je les ai recousues
autour de tes bras longs

ma peau est pareille à la tienne
rapiécée

le fil qu'il te reste
tisse mes joies
rares

le bleu
pour un sourire simple

mon visage en ourlet
regarde tes doigts

ils tressent des images
sur mes seins

le fleuve lui
brode
de nouveaux paysages

sur le seuil
que tu as su nous offrir



LES PLANCHERS FLOTTANTS

VÉRONIQUE BISSON

signalisation clignotante

une glacière sous les jambes
des bagages plein le coffre arrière
de la Ford Tempo marine

la créosote qui s'évapore du bois
se mêle à la poussière de gravier
après le passage du Canadian National

le soleil traverse le bleu cobalt
des verres d'un vieux fanal de train

je reviens parfois dans cette anse
marcher sur l'ourlet décousu de ses vagues

je me laisse prendre au piège
en quittant la 132
dans les mains grandes ouvertes
de l'estuaire

gammars

entourée du bras de mer
je patauge dans l'écume
des bassins remplis d'eau

près de la ligne des marées
j'écrase les coquillages
brisés par le ressac

de petites créatures
se collent à mes pieds
avant de s'enfouir dans les margelles

elles se glissent entre les fucales
en attendant que le marnage
vienne les libérer

enfances

se raconter des histoires
à la lueur d'une lampe de poche
sur des chaises pliantes à courroies
devant les flammes d'un feu de grève
dont les branches sont fixées au sommet
par des pneus de voiture

les adultes boivent de la Labatt 50
pendant que le vent du littoral
imprègne nos serviettes rêches
suspendues sur la corde à linge

quand l'amplitude de la marée
inonde les braises encore chaudes
de ses embruns saumâtres
un amas de cailloux friables
échoué parmi le goémon
est tout ce qu'il reste au matin

myosotis des bois ne-m'oubliez-pas

ma grand-mère dans son jardin
le goût amer des rhubarbes
trempées dans le sucre

les confitures aux fraises des champs
parfumaient la cuisine
bien avant notre réveil

sa mémoire se dépolit
comme un tesson vert bouteille
dans la vague déroulante

elle a dit
on est tous un peu fous ici

elle m'a oubliée
mais elle se souvient de l'air salin

abat-jour en laine

une machine à coudre Pfaff
le chas de l'aiguille enfilée
d'un fil de polyester

dans ses souvenirs qui s'effilent
les cousins seront toujours des enfants
qui courent dans l'escalier en angle
jusqu'au sous-sol en préfini
pour jouer sur le tapis rouge
saupoudré de boules à mites
en laissant derrière eux
des marques de crayon de cire

CE QUI SE
PASSE DEVANT
L'INDIFFÉRENCE
DU VACARME

SARAH BOUTIN

nous nous déshabillons. en tirant sur les manches de nos laines nos cheveux s'enlèvent aussi. nous embrassons la longueur ; couloir, horizon, sentier. partout la mue nous étend. se déposent dans les aisselles de nos peaux chaudes tombées nos racines folliculaires. au sol elles sont devenues rivières, ne nous appartiennent plus.

il faut faire vite : profiter d'un rayon de miel contre l'épiderme pour en refaire sa charge. nous cherchons à ce que notre densité ne soit plus subordonnée à la laine que nous revêtons du sommet du crâne à la pointe des pieds. entretenir l'hiver ne justifie pas notre effarement.

au centre de la poitrine se trouve un espace sans sexe et sans rancune. y repose l'étendue blanche d'un moi sans forme. pourtant nous nous attelons à nous faire disparaître. nous revêtons un visage endormi : de la soie comme une seconde peau. nous résistons à nous en défaire, car sa paix est un camouflage : si nous enlevons les fils de vers sur les côtés de nos tailles, nous acceptons de voir la fibrose sur nos lobes pulmonaires. combien de strates sédimentent nos souffles ?

les antennes mènent un papillon à nous. avec lui un bouquet de chrysanthèmes fermés à mettre dans un bain d'eau de soleil. sous cette clarté nos seins se découvrent.

nous ne voulons plus nous engourdir sous d'épaisses couvertures : âpre est le tissu de la honte. nous n'autorisons plus qu'on fasse de nos corps de la farine à gâteau ou une enfant malade. nous ne sommes ni mesurables ni à monitorer, nos poids sont ceux des étreintes manquées, des attentes. nos poids sont des pierres contraintes à nos rigueurs : jusqu'ici il nous a fallu faire comme il faut. nos peaux tiennent le froid et les jardins.

il suffirait qu'un papillon vienne se poser sur la pointe de notre épaule droite pour que nos cheveux raccourcissent. ça prend quatre secondes quarante de lumière opale pour qu'il n'y ait plus d'histoires à traîner entre nos doigts. nos coudes s'agitent. cent mille ans de fixité nécessitent un abandon sans concessions.

le papillon est sans paupières, comme la plupart des insectes lépidoptères. il assiste aux torsions de nos terribles chocs. le spectacle qu'on lui offre est incandescent : on se déleste de tant de crises en étirant le bout des doigts sur nos torses nus. maintenant, nous ne voulons que des excès.

soleil étendu dans nos lombes, pourtant les poils courts des avants bras frissonnent. nos fronts amples comme le ciel délient nos cils en oiseaux. nos peaux souffrent d'un vacarme : bruissement des lièvres dans la forêt adjacente, perdrix mangée par le renard. ne nous mentons plus : nos tailles sont grignotées par la rancune des hommes. nous voulons être vues infranchissables grâce à nos os.

mais si les images sont des frontières, nous ne sommes pas à part des formes ovées. le silence croit seul pour que l'on cesse de déposer sur nos mains la charge de chairs ne nous appartenant pas.

nos fatigues font de nous des tableaux beiges. nos jambes sont des jupes pêches, en tombant elles ondulent. le papillon fait partie des insectes capables de replier ses ailes au repos. de lui nous apprenons à laisser un jour se glisser entre nos lèvres pour cueillir l'eau de pluie ou l'éclairage comme un jus de fruit. nous cédonos nos sèves à la prière. nos dermes bleuissent. nous savons que nous approchons de la peinture. un sursis avant l'immobilité. bouger floue toute possibilité de représentation.

nous ne nous excusons plus de diviser le vent en directions contraires. nos reliefs, même s'ils se creusent, génèrent des spirales et des voûtes. la grisaille de seize heures nous l'apprend quand nous l'attrapons dans nos nuques : nos corps, lorsqu'on les touche, offrent des cathédrales.



LES
BALEINES NE
SE CACHENT PAS
POUR MOURIR

RAPHAËL BISCOTTI



je suis une histoire
qui nous arrive parfois
sans dire un mot
tu devines que je m'ennuie
et ça me traverse
les vagues de nos corps

chaque été
je me fais guerre
veux juste m'appuyer sur enter
sauter de tout mon coeur
juin/juillet/août
je préfère septembre
anyway,
je marche à la vitesse du monde qui court

peut-être qu'il pleut juste sur Bourbonnière
dans mon atelier, le dessin est là
je suis là aussi
devant une foule

la semaine passée à Montréal
une baleine est morte
le fleuve, depuis,
est d'une couleur ecchymose

je dessine
les fragments d'un terrain en bataille
oubliez-moi
je suis inquiet et ma ville brûle
ce soir
je trace ma vie

en septembre,
je ne pourrai plus prétendre que le lac
ne me coupe pas les jambes
et que nos mégots
ne me brûlent pas les pieds

et bientôt
on pourra faire du feu
à l'heure de la braise
je te dirai :
je m'ennuie du nord

ÉQUIPE DE RÉDACTION

MARJORIE BENNY
KEVIN BRAZEAU
ALEXIE LEGENDRE

ÉQUIPE DE RÉVISION

MÉLINA CORNEJO
MARYLÈNE MAYER

ILLUSTRATIONS ET PHOTOGRAPHIES

MARK-ANTOINE THIBODEAU-BREAULT (@MARK_DENCRE), « BAIES-DES-CHALEURS »
TAMARA CORNEJO (@_TAMARACORNEJO), « L'EXTÉRIEUR COMME REFUGE »
KAROLANN ST-AMAND (@KSA_35MM), « À LA RECHERCHE DE COQUILLAGES »,
PHOTOGRAPHIE ARGENTIQUE, ÉTÉ 2019

COUVERTURE « S'AGRANDIR » PAR CLÉMENCE BEAUMIER, MILLE BISOUX. (@MILLE.BISOUX)

LOGO

CÉLIA BEAUCHESNE (@CELIA.BEAU)

GRAPHISME

SHED ESPACE CRÉATIF

CONTACT

REVUE GRANDS ESPACES
405, RUE SAINTE-CATHERINE EST
PAVILLON JUDITH-JASMIN, J-1080,
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2L 2C4
REVUEGRANDSESPACES@GMAIL.COM

SOUSSION DE TEXTES

La revue Grands Espaces publie poèmes – en prose ou en vers –, nouvelles, micro-récits, fragments, essais, etc. Pour un même appel, il n'est possible de soumettre qu'un seul projet. En termes de longueur, nous acceptons un maximum de huit pages pour les suites poétiques et cinq pages pour les textes en prose. Le texte doit être soumis en format .doc ou .pdf. Vous devez nommer le fichier comme suit : nom, prénom - titre.

PROCESSUS DE SÉLECTION ET DE RÉVISION

À la suite de la période d'appel de textes, les membres de l'équipe de rédaction se réuniront afin d'effectuer une sélection. Une réponse sera ensuite fournie par courriel à toutes celles qui auront soumis un texte. Les textes sélectionnés feront l'objet d'un travail de réécriture collaboratif entre éditeur-trice-s et auteur-trice-s. Afin d'encourager l'émergence de nouvelles écritures et de contribuer à la réflexion des auteur-trice-s de l'UQAM, l'équipe acceptera de répondre aux questions des auteur-trice-s quant au refus de leur texte. Nous attendons les textes à l'adresse courriel suivante : revuegrandsespaces@gmail.com



Tirage de 300 copies. Dépôt légal à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ). Grands Espaces est la revue des étudiantes et étudiants en études littéraires de l'UQAM. Son contenu ne peut être reproduit, en tout ou en partie, sans une autorisation écrite. Chaque auteur-trice est responsable des propos tenus dans son texte. Cette revue est financée par l'AEMEL-UQAM, l'AFÉA-UQAM, le Service à la vie étudiante (SVE) et le Département d'études littéraires de l'UQAM.

GALADRIEL AVON
CATHERINE ANNE LARANJO
RACHEL HENRIE
ROLAND CHARBONNEAU
ÈVE DEBIGARÉ
ORANE THIBAUD
ANTOINE DESJARDINS
MÉLINA CORNEJO
MAUDE-ÉLOÏSE BRAULT
VÉRONIQUE BISSON
SARAH BOUTIN
RAPHAËL BISCOTTI

